

nie qui étaient encore idolâtres. Ce fut en 716 qu'il commença ses prédications dans la Frise, puis successivement en Saxe, dans la Thuringe, la Hesse, la Bavière, etc., érigeant des églises, des monastères (notamment la célèbre abbaye de Fulde), sortant de colonies religieuses au milieu de contrées barbares, et fondant successivement les divers évêchés entre lesquels l'Allemagne fut divisée. Grégoire III le nomma archevêque, primat de Germanie et légat du saint-siège. Ce fut lui qui sacra Pépin le Bref, au nom du pape Zacharie. Dans un nouveau voyage qu'il fit en Frise, il fut massacré par les barbares avec cinquante-trois de ses compagnons. Il reste de cet intrépide missionnaire des *Lettres* et des *Sermons*, publiés par Serrarius en 1605.

BONIFACE, nom commun à trois ducs de Toscane. Le premier était Bavaïrois d'origine, et mourut vers 823. — Le second, fils du précédent, défendit la Corse attaquée par les Sarrasins, d'après l'ordre qu'il en avait reçu de Louis le Débonnaire. En 834, il concourut à la délivrance de l'impératrice Judith, que l'empereur Lothaire retenait prisonnière à Tortone; mais ce monarque, pour s'en venger, le chassa de la Toscane. — Le troisième était, en 1004, marquis de Mantoue, et possédait en outre Reggio, Canossa et Ferrare; ce ne fut qu'en 1027 qu'il réunit la Toscane à ses autres États. Il mourut en 1052, des suites d'une blessure que des assassins restés inconnus lui firent avec des flèches empoisonnées.

BONIFACE (Alexandre), grammairien et écrivain pédagogique, né à Paris en 1785, mort en 1841. Après avoir étudié la méthode de Pestalozzi dans son institut d'Yverdon, il fonda lui-même à Paris une maison d'éducation, qu'il dirigea avec beaucoup de zèle. Il est connu par la publication d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Donaparte prédit par les prophètes*, etc. (1814, in-12); *Manuel des amateurs de la langue française* (1813-1814); *Exercices orthographiques* (1816); *Ephémérides classiques* (1825, in-12); par divers traités de grammaire, d'orthographe, de lexicographie, et par des ouvrages servant à l'étude de la langue anglaise. Il se faisait honneur d'avoir été l'élève d'Urbain Domergue.

BONIFACE (Louis), journaliste, né à Cambrai en 1796. C'est un des doyens de la presse parisienne. Il débuta en 1819 au *Journal du Commerce*, dont il rédigea pendant vingt-cinq ans la partie économique, en même temps qu'il était chargé de l'ensemble du journal. Depuis 1844, il occupe un emploi analogue au *Constitutionnel*. — Son frère, M. BONIFACE-DE-MARET, né en 1805, a également travaillé à ces deux journaux.

BONIFACE, marquis de Montferrat, V. MONTFERRAT.

BONIFACE-CALVO, troubadour, né à Gênes, mort vers l'an 1285. Chassé de sa patrie, il maudissait dans ses vers les dissensions qui la déchiraient. « On ne saurait y trouver, disait-il en parlant de Gênes, un seul homme qui se plaise à pratiquer la magnanimité des preux. » Boniface-Calvo se réfugia à la cour d'Alphonse X, roi de Castille, où il vécut presque constamment. Vers la fin de sa vie, il composa un *servente* à l'occasion de la guerre qui éclata entre le roi d'Aragon, le roi de Castille et Philippe le Hardi, dans lequel il reproche à Alphonse X de ne pas poursuivre les hostilités avec assez de vigueur. L'œuvre de Calvo se compose de dix-sept pièces, dont M. Raynouard a publié quelques-unes dans son ouvrage intitulé : *Choix des poésies des troubadours*.

BONIFACEMENT adv. (bo-ni-fa-se-man — rad. bonifac). Néol. Bonassement, avec une bonté et une simplicité naïve : *Oh! attendez! il y aura du tirage! moi, je suis un bon vivant, un bon enfant, sans préjugés, et je vais vous dire tout BONIFACEMENT les choses.* (Balz.) Vous venez me conter tout BONIFACEMENT que vous allez partir pour Paris. (Montépén.)

BONIFACIO, ville de France (Corse), ch.-l. de canton, arrond. et à 40 kilom. S.-E. de Sartène, sur le détroit de son nom, en face de la Sardaigne; pop. aggl. 3,148 hab.; — pop. tot. 3,769 hab. Place forte et port de mer, arsenal, tribunal de commerce; pêche du corail, du thon et des huîtres; commerce actif en grains et huile d'olive. Bonifacio, suivant quelques auteurs la *Palla Civitas* de Ptolémée, située sur un rocher calcaire, occupe l'extrémité d'une presqu'île, sur laquelle Bonifacio, seigneur pisan, comte de Corse, fit construire au nom de Charlemagne, en 830 une forteresse à laquelle il donna son nom, et qui fut modifiée et agrandie plus tard avec les progrès de l'art militaire. Elle était destinée à protéger la côte méridionale contre les incursions des Sarrasins. Cédée par les papes aux Pisans avec la domination de l'île (1091), prise sur ces derniers par les Génois (1195), qui, pour se l'attacher, la comblèrent de privilèges, Bonifacio resta toujours la fidèle alliée de ses nouveaux maîtres. Elle soutint vaillamment deux sièges mémorables : le premier en 1420 contre l'armée corso-espagnole sous les ordres de Vincentello d'Istria et du roi Alphonse d'Aragon, qui ne purent s'en emparer, et le second, plus long et plus terrible, contre les forces réunies des Corso-Français commandés par le maréchal de Thermes et

Sampiero, et des Turcs, sous les ordres de Dragut. Les femmes elles-mêmes combattirent sur les murailles; la ville se rendit à des conditions honorables; mais les Turcs en massacrèrent la garnison (1554). Revenue aux Génois par le traité de Cateau-Cambrésis (1561), elle fut cédée à la France par le traité de Versailles (1768). Charles-Quint y débarqua le 3 octobre 1541, lorsqu'il allait avec sa flotte d'Italie en Afrique. Bonifacio est la première place forte de la Corse. Bâtie, comme nous l'avons dit, sur un rocher calcaire à couches horizontales, elle présente, du côté de la mer, une haute falaise concave que couvre le port, et, vers la terre, de hautes murailles flanquées de bastions et pourvues d'artillerie. Deux autres plateaux, à peu près de même hauteur et de même surface, l'un et l'autre isolés par des ravins d'une grande profondeur séparés de la ville, à l'E., par la rampe, à l'O., par le port, épaulent cette place importante. Le port est profond et sûr; c'est un long canal d'un kilomètre et demi, mais si étroit qu'on le prendrait pour une rivière débouchant entre deux masses de rochers. Les Aragonais le fermèrent complètement en tendant une chaîne d'une extrémité à l'autre de la passe. La ville est renfermée dans la même enceinte que le château; elle a l'élegance d'une ville municipale choyée par la métropole, et ses principaux édifices attestent sa richesse, son importance et son antique civilisation. Bonifacio est la seule ville de Corse qui possède des églises gothiques, et encore est-ce de ce gothique bâtarde qui s'introduisit avec peine et tardivement dans le midi de l'Europe; telles sont Sainte-Marie-Majeure et Saint-Dominique; car, bien que ces édifices aient conservé beaucoup de souvenirs romains, ils ne remontent pas au-delà du xiv^e siècle. Sainte-Marie resplendit de marbres et de porphyres, et son large porche servait autrefois de salle de conseil; mais elle a perdu le haut clocher quadrangulaire que Margolacci citait comme une merveille. On y voit un tombeau de marbre blanc orné de sculptures modernes; il ressemble aux sarcophages du Bas-Empire du III^e ou du IV^e siècle. C'est le seul monument de ce genre en Corse, peut-être y a-t-il été apporté. Saint-Dominique est un peu plus récente et moins riche; ce qu'il en reste conserve une apparence morosque, qui s'explique par le voisinage de la Sardaigne, alors espagnole : on sait combien le gothique espagnol a emprunté à l'ornementation arabe. Cette église possède un fort beau jubé plaqué de marbre et d'albâtre. C'est à tort que la plupart des auteurs qui ont écrit sur Bonifacio font de cet édifice une ancienne église des Templiers. La tour élevée par le marquis Bonifacio existe encore; c'est le *Torione*, qui sert aujourd'hui de poudrière. Le palais des gouverneurs est un édifice élégant des premiers temps de l'occupation génoise; il a été transformé en hôtel de ville. Les casernes, commencées par les Génois, ont été terminées par les Français. On ne voit guère à Bonifacio que de l'eau de pluie; aussi s'en est-on élevé une église au-dessus de l'unique source d'eau vive qui se trouve dans la ville. Pour les besoins de la population, les Pisans firent construire une immense citerne, au fond de laquelle on peut descendre par un large escalier de pierre; on leur doit aussi la magnifique rampe qui fait communiquer la ville avec son faubourg, qui est le centre industriel, et auquel un long aqueduc apporte l'eau en abondance. La mer ronge tous les jours la base du rocher sur lequel est assise Bonifacio; chaque jour, le flot arrache quelques débris des états de la cité. Il y a creusé de merveilleuses grottes : l'entrée en est presque cachée sous une végétation luxuriante; à l'intérieur, des stalactites servent d'asile à toute une population d'oiseaux de nuit, tandis que les stalactites ont découpé le sol en lacs et en rigoles que remplissent les vagues ou les infiltrations. Les plus curieuses de ces grottes sont celles de *Sdragnonato*, *San-Bartolomeo* et *Montepertusato*. Cette dernière est un couloir qui traverse de part en part la montagne de ce nom. Ces riantes cavernes, dans lesquelles on peut aller en bateau quand le vent le permet, sont habitées par une quantité prodigieuse de colombes, tapissées de fleurs et de verdure, et ornées de stalactites aux formes les plus variées; elles renferment plusieurs sources d'eau douce, et deviennent pendant la belle saison un rendez-vous de plaisir pour les habitants de Bonifacio. Le territoire de Bonifacio produit beaucoup de céréales et de vins rouges; l'olivier y atteint des proportions énormes, et donne une huile excellente; mais le commerce le plus important de cette industrielle population est celui des bestiaux, dont elle fournit le nord de la Sardaigne et l'intérieur de la Corse, et la pêche des coraux. Le canton de Bonifacio ne forme qu'une commune du même nom; sa superficie est de 13,874 hectares.

BONIFACIO (BOUCHES DE), détroit de la Méditerranée, qui sépare la Corse de la Sardaigne, et dont la largeur, au point le plus resserré, est de 11 kilom. Ce passage, réputé très-dangereux par les vents d'ouest, a été, dans ces dernières années, le théâtre d'un bien douloureux événement. Pendant la guerre de Crimée, le 15 février 1855, la *Sémillante*, frégate de 60 canons, capitaine de Jugan, montée par 350 hommes d'équipage, et ayant à son bord 450 soldats d'infanterie, poussée par un

violet vent d'ouest, est allée toucher sur la pointe S.-O. d'un brisant appelé *Savezzi*, s'est ouverte et, en quelques instants, a été complètement engloutie. Pas un homme n'a été sauvé.

BONIFACIO (SAN-), ville du royaume d'Italie, dans la Vénétie, gouvernement de Venise, ch.-l. de district, province et à 20 kilom. E. de Vérone, à 4 kilom. du célèbre village d'Arcole, sur l'Alpone; 3,725 habitants. Pendant le moyen âge, cette ville a joué un rôle important dans les guerres que firent ses comtes aux Eccelin et aux Della Scala.

BONIFACIO (Jean), littérateur et juriconsulte italien, né à Rovigo en 1547, mort en 1635. Il suivit d'abord avec succès la carrière du barreau, et devint assesseur des tribunaux dans plusieurs villes de l'État de Venise. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire de Trévise* (1591); un *Traité sur l'art de parler par signes* (1616); diverses poésies, des traités de droit, des discours académiques, etc.

BONIFACIO (Balthazar), neveu du précédent, né en 1586, mort en 1659. Il fit ses études à Padoue, et fut reçu docteur en droit à l'âge de dix-huit ans. Il professa le droit à Rovigo d'abord, et plus tard à Venise. Cependant il avait reçu les ordres, et, après avoir été archiprêtre à Rovigo, il devint archidiacre de Trévise. Il fonda aussi deux académies : une à Venise, pour la noblesse, et celle des *Solliciti* à Trévise. Enfin il fut nommé évêque de Capo-d'Istria. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons son *Discorso dell' immortalità dell' anima* (Venise, 1621), qu'il adressa à une jeune juive à qui il supposait des opinions contraires à l'immortalité de l'âme; celle-ci répondit par un manifeste piquant, auquel Bonifacio crut devoir faire une réplique. Il a composé aussi des tragédies, des lettres poétiques, des panégyriques. Citons, parmi ses ouvrages les plus connus : *Stichidicon* (Venise, 1619), recueil de toutes ses poésies latines; *Prælectiones et civilium institutionum epitome* (Venise, 1632); *Historia ludica* (Venise, 1652); *Panegyrici sacri* (1657), etc. — Son frère, Gaspard BONIFACIO, né à Rovigo, se livra à la poésie et publia, outre des poésies insérées dans divers recueils, un poème comique : *Rosajo fiorito a meriti di Vido Morosini* (Venise, 1630); un opéra : *Il Valticino delle Muse* (Venise, 1631), et une pastorale : *Amor venate* (Venise, 1616, in-12).

BONIFATI, bourg du royaume d'Italie, dans la Calabre citérieure, district de Paola; 2,670 hab. Récolte de soie.

BONIFAZIO, peintre de l'école vénitienne, né à Vérone vers 1491, mort en 1553. Ses tableaux les plus remarquables sont : la *Résurrection de Lazare* (au Louvre), et les *Marchands chassés du temple* (à Venise).

BONIFAZIO (Natali), graveur dalmate, né en 1550, mort vers 1620. Ses œuvres, exécutées d'une pointe fine, mais sèche, ont été confondues quelquefois avec celles de Nic. Beatrizet. Les plus remarquables sont : l'*Adoration des bergers*, d'après Zuccaro; *Jésus en prière sur le mont des Oliviers*, et *Saint Jérôme* (1571), d'après le Titien; une suite d'*Animaux*, datée de 1594; 19 planches pour l'ouvrage de Dom. Fontana intitulé : *Della trasportazione dell' obelisco* (Rome, 1590); des cartes géographiques de la basse Italie, d'après Prospero Paris.

BONIFICATION s. f. (bo-ni-fi-ka-si-on — rad. bonifier). Amélioration : La BONIFICATION de la terre par la culture.

— Comm. Rabais, remise sur le prix convenu : C'est d'après ce calcul que toutes les nations se sont fait des tarifs de BONIFICATIONS, hors desquels elles ne doivent, ne peuvent consentir à l'échange. (Proudhon.) Je m'adresse à vous pour cette acquisition, désirant obtenir les BONIFICATIONS que vous accordez aux personnes peu aisées. (Alex. Dumas.) *Bonification de terre*, Avantage qui résulte pour l'acheteur d'une tare supposée, supérieure à la tare réelle.

BONIFIÉ, ÉE (bo-ni-fi-é) part. pass. du v. Bonifier. Terrain BONIFIÉ.

BONIFIER v. a. ou tr. (bo-ni-fi-é — du lat. bonus, boni, bon; facere, faire — Prend deux i de suite aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du présent du subj. : *Nous bonifions, que vous bonifiez*). Améliorer, mettre en meilleur état : *La terre et le travail sont la source de tout, et il n'y a pas de pays qu'on ne puisse BONIFIER.* (Volt.) *Moi, je travaille la terre que mon père a BONIFIÉE* (J.-J. Rouss.) *Tout engrais proportionné à la nature du sol sert à BONIFIER un champ, une vigne, un pré.* (L'abbé Rozier.) *Mme Cibot aimait mille fois mieux être appréciée à sa valeur que payée; sentiment qui, bien connu, bonifie toujours les gages.* (Balz.)

— Par ext. Suppléer, compléter : BONIFIER un déficit de poids, de plein, d'avarie. (Acad.) *Si cette place ne vous vaut pas mille francs, je vous BONIFIERAI ce qui s'en manquera.* (Acad.) « Se dit surtout dans le commerce.

Se bonifier v. pr. S'améliorer : *En bouteille, le vin se BONIFIE.* (Littér.) *Nos écorces étant excellentes, nos cuirs se BONIFIENT.* (Balz.)

— Fig. Acquérir de la bonté, de la vertu, améliorer son âme : SE BONIFIER par un acte quelconque, c'est passer à un degré plus élevé d'action vitale. (Azaïs.)

BONIMENT s. m. (bo-ni-man — rad. bon). Annonce pompeuse que font les charlatans, les saltimbanques ou banquistes, pour engager le public à acheter leur spécifique ou à entrer dans leur théâtre ou baraque : *Le BONIMENT est la conclusion obligée de la parade. Le magicien, coiffé d'un bonnet pointu, et revêtu de la robe constellée, attendait le moment de commencer son BONIMENT.* (Journ.) *Le BONIMENT a été un art complet; il a eu sa poétique, ses règles, son répertoire, ses rengaines et ses audaces.* (Th. de Banv.)

— Par anal. Annonce longue et pompeuse : *Tel journaliste, réduit au rôle de paillassé, ne produit guère que des BONIMENTS écrits.*

BONIN (Edouard DE), général prussien, né en 1793 à Stolpe (Poméranie), mort en 1865. Il n'avait que treize ans lorsqu'il fit la campagne de Saxe (1806), sous les ordres de son père, lieutenant général. Blessé et fait prisonnier à la bataille de Lützen, il reprit ses études et les quitta trois ans après pour le service militaire. Il se battit à Lützen et fit la campagne de France. En 1848, il obtint le grade de général. C'est à partir de cette époque que M. de Bonin a joué un rôle important en Prusse. Mis à la tête d'un corps de troupes chargé de couvrir les duchés contre les Danois, il fut nommé major général et soutint une série d'engagements acharnés, qui prirent fin par l'armistice de Malmoë. Devenu, sous l'autorité du pouvoir central allemand, général en chef des troupes de l'Empire dans le Sleswig-Holstein, il organisa dans les duchés une armée nationale. L'année suivante, opérant sous les ordres du général Pritzwitz, il obtint un avantage sur les Danois à Kolding, mais éprouva un revers à Fredericia. Après la paix, il rentra au service prussien. En octobre 1850, il reçut le commandement du corps d'armée concentré sur les frontières de Hesse, et, sur la fin de l'année suivante, celui des contingents fédéraux rassemblés près de Francfort. Appelé à remplacer le général Stockhausen au ministère de la guerre (janvier 1852), il sortit du gouvernement deux ans après, reprit son portefeuille en novembre 1858, et mit à profit la guerre d'Italie, qui occupait une grande partie de l'armée française, pour faire une démonstration militaire en faveur de l'Autriche, en mobilisant rapidement l'armée prussienne. Bien qu'il eût donné sa démission en 1859, il fut cependant mis à la tête du 8^e corps d'armée, et reçut, en 1861, une double mission en Angleterre et en Italie, au sujet de l'avènement du roi Guillaume I^{er}. Cette même année, il fut gratifié de la propriété nominale du 13^e régiment de Westphalie, une des plus hautes distinctions honorifiques qui soient accordées à des personnes n'appartenant pas aux familles princières.

BONIN (Frédéric-Charles DE), administrateur allemand, frère du précédent, né en 1798. Président de la province de Saxe en 1845, il devint, en 1848, un des membres du parti constitutionnel, se montra l'adversaire du parti rétrograde aussi bien que du parti révolutionnaire, et fut appelé au ministère des finances au mois de septembre de la même année. Son administration obtint l'approbation de l'assemblée nationale de Prusse; mais elle dura peu, et il ne tarda pas à reprendre l'administration de la province de Saxe. Membre de la première chambre, il appuya la politique libérale des esprits modérés. Appelé à la présidence de la province de Posen, il voulut maintenir et sauvegarder les dernières prérogatives de la nationalité polonaise; il refusa de tenir la main à l'application des mesures ministérielles du 18 et du 27 mai 1851, et fut mis en disponibilité. Toutefois, en 1860, il fut appelé de nouveau à ce poste, mais il fut encore une fois révoqué (1862) et remplacé par M. Horn.

BONINGTON (Richard PARKES), célèbre peintre anglais, naquit dans le petit village d'Arnold, près de Nottingham, en 1801, mort en 1828. Il apprit de très-bonne heure à dessiner sous la direction de son père, qui faisait de la peinture de paysage et des portraits. En 1816, il vint avec sa famille se fixer à Paris; trois ans plus tard, il entra dans l'atelier de Gros. Ce maître célèbre lui fit faire quelques études académiques; mais le jeune artiste avait peu de goût pour les Grecs et les Romains : le plus souvent, il en revenait à ses sujets familiers, le paysage et la marine, qu'il traitait à l'aquarelle; il avait dans ce genre, qui, dans ce temps, était une nouveauté, une habileté surprenante, et déjà fort goûtée par un groupe d'artistes et d'amateurs. Quelques biographes ont prétendu que Gros expulsa Bonington de son école; la vérité est qu'il estimait beaucoup lui-même les fines aquarelles de son élève, et qu'il lui conseilla de s'abandonner tout à fait à son talent. Le jeune Anglais, à qui il était arrivé bien des fois de quitter l'atelier pour aller étudier au Louvre les grands paysagistes flamands, comprit par l'exemple de ces derniers que le meilleur maître ne vaut pas la nature. Il partit pour la Normandie et en rapporta bientôt de ravissantes aquarelles, dont deux figurèrent au Salon de 1822 : une *Vue de Lillebonne* (Seine-Inférieure) et une *Vue prise du Havre*. Au Salon de 1824, il exposa une aquarelle, *Vue d'Abbeville*, et quatre tableaux à l'huile : *Vue prise en Flandre*, une *Plage sablonneuse* et deux marines; ces ouvrages lui valurent une médaille d'or. A la suite de cette exposi-